

*ABC : l'alphabétisation de l'esprit populaire* de Ivan ILLICH et Barry SANDERS, Paris, La Découverte, Montréal, Boréal, 1990, 163 p.

Jean-Claude Tardif

Numéro 19, hiver 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/040691ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/040691ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

0711-608X (imprimé)

1918-6584 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tardif, J.-C. (1991). Compte rendu de [*ABC : l'alphabétisation de l'esprit populaire* de Ivan ILLICH et Barry SANDERS, Paris, La Découverte, Montréal, Boréal, 1990, 163 p.] *Politique*, (19), 141–144. <https://doi.org/10.7202/040691ar>

---

***ABC : l'alphabétisation de l'esprit populaire***

de Ivan ILLICH et Barry SANDERS, Paris, La Découverte, Montréal, Boréal, 1990, 163 p.

Ce n'est pas simple de rendre compte de l'ouvrage d'Illich et de Sanders sur l'émergence de l'alphabet et le développement de l'écriture au cours des siècles. D'une part, il s'agit d'un véritable ouvrage d'érudition où les sources et les détails foisonnent et, d'autre part, il n'y a pas comme tel d'hypothèse de travail donc pas de démonstration ni de conclusion formelle. Ce qui ne signifie pas qu'il n'y a pas un fil conducteur. Le texte se déroule comme une conversation de salon autour d'un thé, en suivant le rythme de l'inspiration de deux chercheurs qui possèdent sur le sujet et sur ses diverses facettes une culture et un savoir encyclopédiques.

Disons pour résumer qu'il s'agit du fruit des réflexions de deux « lettrés », c'est-à-dire des « créateurs du livre » (p. 10) à partir de l'analyse de l'impact qu'a eu l'écrit sur l'esprit des laïcs à la fin du XII<sup>e</sup> siècle. Les auteurs formulent au départ deux questions d'actualité : quelle est la portée des campagnes d'alphabétisation, alors que croît le nombre de ceux qui demeurent fonctionnellement illettrés (les auteurs utilisent au début du texte le terme « illettré » pour désigner ceux qui ne savent pas suffisamment lire et écrire, mais préfèrent ensuite recourir à « alphabétisme » et « alphabétisation » pour désigner la capacité de lire et d'écrire)? La seconde question peut se formuler ainsi : quel effet sur notre perception de la réalité a eu la théorie de la communication qui ne fait plus de la langue qu'un code?

L'idée centrale développée par Illich et Sanders est formulée en ces termes sur la pochette du livre :

*Les techniques qui ont composé l'écriture alphabétique (consonnes, voyelles, séparations entre les mots, paragraphes, titres) se sont constituées historiquement. Certains concepts qui ne peuvent exister sans référence à l'alphabet — pensée et*

*langage, mensonge et mémoire, traduction et, surtout, le moi — se sont développés parallèlement à ces techniques de l'écriture. Puisque ces catégories ont une origine, elles peuvent aussi avoir une fin. Ancrés sur la terre de l'écrit, nous discernons deux facteurs épistémologiques : l'un nous coupe du domaine de l'oralité, l'autre, qui s'élargit pour nous englober, assimile les lettres à des bits d'information, dégradant ainsi la lecture et l'écriture.*

Il faut rendre hommage aux auteurs de nous avoir légué une réflexion approfondie sur l'impact de la langue sur les rapports sociaux et en particulier de la langue écrite sur les rapports interpersonnels. Il s'agit d'une approche historique fouillée, et les détails ne manquent pas quant à des faits, des personnages, des témoignages et des textes relatant l'origine de la langue latine et grecque jusqu'au français, à l'anglais ou à l'allemand moderne.

Homère, Platon, Virgile, Chaucer, Defoë, Twain, Franklin, Orwell, Wells émaillent le texte de leur vie et de leurs travaux. L'Ancien et le Nouveau Testament sont largement cités. Le livre comporte d'ailleurs une bibliographie commentée de près de 40 pages.

Là où l'œuvre ne manquera pas d'entraîner la lectrice ou le lecteur dans une réflexion renouvelée, c'est sans doute au chapitre des concepts et au niveau de l'analyse sociologique du langage.

Les mots, la mémoire, le texte, la traduction, le moi, la contrevérité et le *Newspeak* font l'objet d'autant de chapitres particuliers au cours desquels on tente de les situer historiquement et d'en saisir l'évolution dans une perspective sociologique, c'est-à-dire en fonction de jeux de pouvoir et de rapports de force y compris des rapports de sexe et des rapports de classe.

Voici quelques-unes de ces réflexions saisies à la volée :

*Une constatation fait apparaître à quel point la parole est différente du langage : alors que le second est toujours neutre, la première est toujours genrée. [...] Les façons de parler des hommes et des femmes contrastent de bien des façons. [...] La dissemblance entre les genres dans le discours est tout aussi fondamentale que la dissemblance entre les phonèmes, mais elle n'a pratiquement pas été remarquée. [...] Cette dissemblance entre les genres dans le discours disparaît lorsqu'il se fige sur le papier en tant que langage. (p. 18).*

Le langage est également présenté comme un instrument de standardisation et de contrôle. À titre d'exemple, les auteurs citent la réforme de l'orthographe latine, commandée par Charlemagne à Alcuin, au VIII<sup>e</sup> siècle, et la première grammaire européenne moderne, publiée par l'Espagnol Elio Antonio de Nébrija, en 1492 (p. 62-72).

Quant à la notion d'individu, voici ce qu'en concluent les auteurs : «Le moi est une construction alphabétique tout autant que le mot et la mémoire, la pensée et l'histoire, le mensonge et le récit» (p. 73). Et ils ajoutent : «Nous redoutons que l'image du moi faite de l'image du texte disparaisse de la société concurremment à l'auto-anéantissement du texte» (p. 75).

À propos de cette tendance à affubler le langage commun de termes techniques, les auteurs écrivent :

*Les codes spéciaux contribuent indirectement, mais de façon importante, à la tendance croissante que nous avons, dans la conversation, à nous exprimer comme des experts en sociologie ou en psychologie. De plus en plus nous employons dans le langage courant des termes empruntés à*

*des codes et auxquels sont attachées des significations techniques. Et nous marions indistinctement ces termes comme si le fait même que nous les employons en connotait le sens technique. Alors que nous voulons parler de baiser nous disons avoir des rapports sexuels en impliquant de la sorte la sexualité, une construction scientifique que nous n'avons nulle intention d'évoquer. (p. 115).*

Pour conclure, il faut signaler certaines longueurs inutiles ou références trop détaillées qui épatent la «galerie», mais apportent peu à la compréhension du phénomène de l'alphabétisation. Le titre est décevant. À la suite de l'Année internationale de l'alphabétisation, on se serait attendu à trouver une source d'analyse susceptible d'expliquer les causes de l'analphabétisme. Même si les deux questions initiales sont pertinentes, elles n'ont pas reçu une réponse satisfaisante. La problématique demeure donc ouverte.

Jean-Claude Tardif  
*Université Laval*